Adrienne lui tendit le paquet en tremblant.

Révéron parcourut les lettres.

Il mit de côté celles qui lui étaient destinées.

Il y en avait quelques-unes adressées à la marquise ; au fur et à mesure qu'elles lui passaient sous les yeux, il les tendait à Adrienne.

L'une d'elles arrêta une seconde de plus que les autres son regard.

L'écriture le frappait, attirait son attention.

Cette écriture, il venait de la voir quelque temps auparavant, c'était celle de la lettre qu'Albine lui avait remise, celle de Paul, enfin.

Il la reconnaissait à sa forme déliée ; chacune des lettres semblait détachée du mot, ce qui était un signe caractéristique et eût fait retrouver l'écriture au milieu de cent autres.

—Adrienne, qui ne perdait pas de vue, son grand-père, ne s'aperçut pas de son étonnement, tant il eut de sang-froid et de prudence d'esprit.

La lettre était adressée à Mathilde.

En une seconde, le maître de forges se fit la réflexion suivante :

—Lire cette lettre qui ne m'est pas destinée, je n'y peux songer ; prier Mathilde me la confier, c'est avouer que j'ai pénétré son secret, en outre c'est m'exposer à un refus ; la détruire, c'est encourir les reproches de ma fille, si elle l'apprend... Et cependant, je veux savoir !

Le timbre de la poste était à demi effacé ; mais assez visible pourtant.

Il lut, sur ce timbre, le nom du bureau d'où la lettre avait été expédiée.

Et ce nom le fit tréssaillir et devenir pâle : c'était Recye-sur-Ource.

Il donna, en même temps que les autres, la lettre à Adrienne et s'en alla au jardin, la tête baissée, réfléchissant profondément.

Que pouvait bien faire Paul à Recye ?

Cela, il ne le devinait pas.

Mais il se disait aussi que le savoir, heureusement, n'était pas chose impossible.

Il avait à Chalambot un homme en qui il pouvait se confier... Son fondé de pouvoirs.

Il lui écrivit en lui donnant le signalement de Paul, la date de l'arrivée du jeune homme qu'il connaissait à près, puisque Albine la lui avait donnée, pria cet de le renseigner sur les faits et gestes de Paul e.

viron huit jours après, il recevait une lettre ainsi

que :

« Vous ne vous êtes pas trompé, mon cher ami, et les renseignements que vous avez recueillis sont exacts. Le jeune homme que vous me signalez habite, en effet, le pays. Il a des allures mystérieuses. Voici ce que nos paysans racontent, car c'est à eux que je me suis adressé pour avoir des détails et eux seuls pouvaient m'en fournir. Ils disent que le jeune homme dont l'arrivée ici vous préoccupe, se fait appeler Paul. On ne connaît pas son nom. Il est allé, en arrivant, s'installer au château de Lesguilly. Le bruit court qu'il s'en est rendu acquéreur. Et il faut bien qu'il y ait quelque chose comme cela, car ce monsieur s'y conduit en maître.

« Il ne voit personne. On sait pourtant qu'il fait de fréquents voyages aux alentours. Il s'informe de tout ce qui se rattache au meurtre de l'ancien propriétaire du château, Gaspard de Lesguilly, comme s'il avait l'intention d'en découvrir l'auteur, après vingt-cinq ans écoulés. Les paysans disent qu'il doit être de la famille, sans doute quelque parent de Gaspard. Telles sont, mon cher ami, les indications que j'ai pu réunir. J'espère qu'elles vous suffiront. J'aurai l'œil sur ce garçon et s'il commet quelque excentricité dans le pays, j'aurai soin de vous avertir.»

—Je reconnais là-dessous la haine de Mathilde, murmura Révéron. Quelle complication ! Le fils, dans le château même de Gaspard de Lesguilly, recherche l'assassin de son père, sans se douter qu'il arrivera peut-être à découvrir que cet assassin n'est autre que celle qu'il considérait comme sa nourrice, sa mère !.....

Mais il fallait avertir Albine Mirande ; l'avertir tout de suite, afin qu'elle pût se mettre en garde contre l'effroyable complication qui la menaçait.

Il lui écrivit en toute hâte :

« J'ai découvert la retraite de votre fils. Il est à Recye.

Qu'y fait-il ? Vous vous en doutez. Lisez la lettre qu'on m'adresse à ce sujet et que je vous transmets... Ne vous épouvantez pas, ma pauvre femme, soyez prudente et n'oubliez pas, lorsque tout sera désespéré, que je suis votre allié.»

Il envoya la lettre à l'atelier de la rue Clichy et, par son valet de chambre, afin qu'elle arrivât plus tôt.

Albine l'ouvrit, la déplia et lut.....

Et quand elle eut fini de lire, elle retint un cri, chancelante se dirigea vers le cabinet qui était réservé à sa clientèle, et là, tomba évanouie.

Son évanouissement fut long.

Les ouvrières, étonnées de ne la point entendre, entrèrent et la trouvèrent étendue sur le tapis, sans mouvement ; un instant, ils la crurent morte...

Deux heures après, seulement elle reprenait connaissance et il lui fallait longtemps encore pour se souvenir de ce qui s'était passé, de ce qui avait motivé son évanouissement.

Les lettres étaient là, dans son corsage, où elle les avait serrées brusquement, en se sentant faiblir.

Elle éloigna ses ouvrières, voulant être seule, puis elle relut, une à une, les lignes mortelles.

Des sanglots montaient à ses lèvres.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! vous ne m'avez donc point pardonné !...

Elle quitta l'atelier, où elle craignait les regards curieux des ouvrières, et s'en revint rue Mont-Cenis.

Elle marcha dans les rues comme une folle, et les gens qui la voyaient se mettaient à rire.

A peine chez elle, rue de Mont-Cenis, elle fut prise d'une nouvelle faiblesse.

Enfin quand elle fut remise un peu elle songea, la tête en feu, à ce qu'elle devait faire.

C'était par trop cruel et par trop abominable ce qui lui arrivait ; elle eût voulu se refuser à y croire, mais la lettre de Révéron ? Et les renseignements envoyés de Chalambot ? Tout cela n'attestait-il pas que la vérité